

GEOFFREY A.
LANDIS

LE SULTAN
DES NUAGES



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

Geoffrey A. Landis

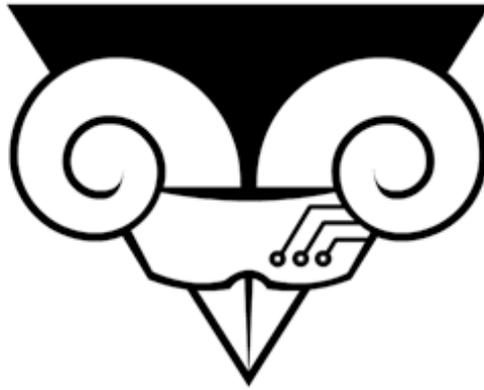
Le Sultan des nuages



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *The Sultan of the Clouds*

© 2010, Geoffrey A. Landis

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2017, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-803-4

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 24/07/2017

UNE SURPRISE ATTEND Léa Hamakawa quand on se pose, elle et moi, sur l'orbitale Riemann : une lettre. Au lieu d'un message électronique sur tablette, une enveloppe, adressée, d'une belle écriture manuscrite, au Dr Léa Hamakawa.

Léa en extrait un feuillet d'un matériau cristallin dur et translucide d'un violet brillant. Elle l'examine, le ploie, le gratte, l'incline de-ci de-là. Les contours captent la lumière et l'éparpillent dans la pièce sous la forme de gouttes de feu. « Du diamant, déclare-t-elle. Les impuretés de chrome le colorent en rouge, l'azote en bleu. Charmant... » Elle me le tend. « Attention aux bords, Tinkerman. Vous risquez de vous taillader. »

J'y passe un doigt prudent, mais l'avertissement se révèle inutile ; le tranchant a reçu un traitement par atténuation qui l'émousse. Les caractères bleus sont gravés si franchement qu'ils paraissent se détacher sur le feuillet — lequel porte en titre : « De la part de Carlos Fernando Delacroix Ortega de la Jolla y Nordwald-Gruenbaum ». Dans un corps réduit, le texte annonce : « Estimant prometteuses vos recherches sur l'écologie martienne, nous souhaiterions vous inviter dans notre résidence d'Hypatie quand il vous plaira pour une conversation. »

Je ne connaissais pas le prénom Carlos Fernando, mais on ne présente plus la famille Nordwald-Gruenbaum. Cette invitation vient d'un parent proche du satrape de Vénus.

La lettre indique que le transport sera fourni.

Le satrape de Vénus : l'un des vingt vieillards régissant et possédant le système solaire. Un individu si riche que les critères humains habituels sur la fortune perdent tout leur sens. Que peut-il bien vouloir de Léa ?

Je tâche de me remémorer ce que je sais du sultan des nuages, satrape des fabuleuses villes flottantes. Ça échappe à mon domaine de compétence. Dans mon souvenir, cette société passe pour perverse et décadente ; voilà l'étendue de mes connaissances. Les habitants de Vénus ne se signalent guère par leur ouverture.

Laide, fonctionnelle, la station Riemann présente un intérieur en aluminium anodisé sombre au fini granitieux. Le salon d'accueil comporte une baie vitrée que Léa gagne pour regarder dehors. Détournée par l'obscurité spatiale, elle me tourne le dos. Elle est belle, même dans sa tenue de vaisseau froissée. Je me demande si je trouverai un jour l'indice crucial qui me permettra de la comprendre.

Lentement, à mesure que la station orbitale pivote, la bulle bleue de la Terre s'élève, sculpture fragile et complexe de neige et de cobalt qui baigne Léa d'une lueur saphir. « Il n'y a rien pour moi là en bas », dit-elle.

Je reste coi. A-t-elle même conscience de ma présence ?

Dans un murmure qui porte à peine, elle ajoute : « Je n'ai pas de passé. »

Le silence s'installe, déplaisant. Je dois m'exprimer, mais en quels termes ? « Je ne suis jamais allé sur Vénus, dis-je enfin.

– Comme tous les gens de ma connaissance. » Léa se retourne. « La lettre ne spécifie pas que je me présente toute seule... » Le ton, factuel, ne vise pas davantage à décourager qu'à encourager.

Cette déclaration, quoique dépourvue d'enthousiasme, vaut mieux qu'un refus. Léa m'apprécie-t-elle, au fond, ou se contente-elle de me tolérer ? Je m'abstiens de lui poser la question. Inutile de tirer sur la corde.

LE TRANSPORT fourni est un yacht à fusion, le *Soliman*.

Véhicule extravagant plutôt que simplement luxueux, il dépasse en taille les cargos de minerai : un yacht ordinaire tiendrait sans mal dans l'une de ses sphères récréatives. Le volume des cabines privées, sept en tout, fait honte à un module d'habitat normal. À côté des gros vaisseaux, lents, d'habitude, le *Soliman*, avec son delta-v impressionnant, constitue une exception notable : l'orbite de transfert vers Vénus affiche un temps de transit annoncé très inférieur à celui d'un navire de transport commercial.

Nous sommes les seuls passagers.

Malgré sa taille, le vaisseau ne compte que trois membres d'équipage : le capitaine, le pilote et le copilote. L'officier supérieur, arborant le crâne rasé et la robe safran d'un novice bouddhiste, nous accueille dès notre entrée et nous informe, avec politesse mais fermeté, que l'équipage ne répond pas à nos ordres. Nous restons cantonnés à la section des passagers. On nous amène sur Vénus. Vu nos quartiers séparés de ceux des équipiers, il faut nous attendre à ne plus les voir ni les entendre de tout le trajet.

« Parfait », dit Léa en guise de commentaire.

Sitôt après notre embarquement, le *Soliman* se lance dans son orbite de transfert rapide vers Vénus et ma compagne de voyage s'enferme dans la cabine la moins vaste.

LEA HAMAKAWA appartient depuis vingt ans à l'institut des Pléiades. Elle l'a rejoint encore adolescente, bien avant notre rencontre. Hormis sa condition d'orpheline, je ne sais rien de sa vie jusque-là. L'institut est sa seule famille.

Il m'arrive de penser qu'il existe deux Léa, l'une timide, juvénile, avide d'amour, l'autre froide, professionnelle, qui supporte mal qu'on la touche et déteste — voire simplement dédaigne — les gens.

Parfois, je me demande si on lui a fait beaucoup de mal durant son enfance. Jamais elle n'en parle ; jamais elle ne fait allusion à ses parents. Je lui ai posé la question, un jour, pour l'entendre me répondre que tout ça était loin derrière, dans l'espace comme dans le temps.

Quel statut m'attribuer ? Tantôt je crois presque qu'elle m'aime sans pouvoir se résoudre à l'avouer, tantôt elle me paraît indifférente au point de ne voir en moi qu'un assistant impossible à distinguer de n'importe quel autre technicien... et qu'elle se donne la peine de me garder me laisse perplexe.

En mon for intérieur, je m'en veux d'être trop lâche pour lui poser la question.

Pendant que Léa se cloître, j'explore le vaisseau. Ses cabines sphériques disposent d'un hublot à double vitrage octogonal sur la paroi extérieure et d'équipements luxueux, dont, dans une sphère adjacente, un lieu d'hygiène distinct où une alcôve asperge l'occupant d'eau en bonne et due forme.

Six heures après le départ, Léa n'ayant pas reparu, je me déniche une autre cabine et je m'endors.

Deux jours plus tard, je m'ennuie à mourir... J'ai démonté, examiné puis remonté tout ce qui s'y prêtait. Il n'y avait rien à réparer : tout fonctionne au mieux.

Toutefois, même si je voyage léger, je possède un bureau portable. J'invoque un agent bibliothécaire et je lui réclame un rappel historique.

AU DEBUT DE l'expansion humaine dans le système solaire, le transport affichait un coût ruineux. Il n'y avait que les gouvernements et les firmes les plus prospères pour s'offrir de mener leurs affaires dans l'espace. À la disparition des premiers, certains riches rachetèrent leurs actifs. La plupart les revendirent ou firent faillite ; quelques-uns s'en sortirent mieux. Parmi ceux qui avaient choisi de rester dans la course, il y en eut pour s'obstiner, d'autres pour considérer le destin de l'espèce avec ferveur, d'autres encore pour calculer qu'on pouvait tirer une fortune incommensurable de l'exploitation spatiale à condition de savoir la capter. La technologie enfin mise au point, les vingt familles possédaient tout.

Peu à peu les extérieurs devinrent accessibles ; l'exode débuta. Au début, on comptait les migrants par milliers : les baha'is qui fuyaient la persécution religieuse ; les dictateurs déchus et leurs entourages qui décampaient lestés de leurs trésors mal acquis ; les barons de la drogue et leurs sbires qui espéraient soustraire leurs bénéfices aux gouvernements ou à leurs rivaux. Ensuite, c'est par millions qu'ils partirent de la Terre refaire leur vie dans l'espace : des factions de l'impitoyable Église de Jean le Vengeur cherchant leur destinée prophétisée, des dissidents de la République populaire du Malawi cherchant la liberté, des communautés végétariennes d'Alaska cherchant une nouvelle frontière, des Mayas cherchant à recréer leur pays natal, des libertaires cherchant leur paradis du marché libre, des prolétariens cherchant un lieu hors de l'histoire pour façonner le nouvel homme communiste. Les uns disparurent à court terme, les autres à long terme, mais il y en avait toujours davantage, un flot incessant de séparatistes, de mécontents, de rebelles, prêts à tout abandonner contre la promesse d'un nouveau départ. Certains survécurent. Certains prospérèrent. Certains se multiplièrent.

Chacun d'eux s'était hypothéqué jusqu'à la moelle pour régler le prix du voyage aux vingt familles.

Moins d'un habitat spatial sur cent réussit à rembourser ses dettes, mais les héritiers des vingt devinrent plus riches que des nations, que des empires.

La guerre légendaire entre l'empire industriel Nordwald et la famille Gruenbaum pour le contrôle des ressources du système prit fin quand Patricia Gruenbaum céda sa participation majoritaire dans l'entreprise familiale. Udo Nordwald, le patriarche tyrannique de son empire

industriel, désormais Nordwald-Gruenbaum, refusa d'abandonner, voire de réduire sa fortune acquise de haute lutte. Il continua d'asseoir son pouvoir en mariant son fils unique, encore adolescent, avec l'héritière calculatrice et astucieuse des la Jolla. Ses plus proches concurrents ainsi neutralisés, Udo se retira des extérieurs, laissant à d'autres le soin d'effectuer la longue expansion dans ce sens. Il établit son siège social, un logement pour ses travailleurs et son domicile dans un point central qu'on croyait jusqu'alors impossible à dompter. Sa réputation, il l'assit en colonisant un monde souvent qualifié d'enfer du système solaire.

Vénus.